

Étude de la séquence *tout ça* : l'anaphore résomptive en question

A study of the French construction *tout ça*:
the resumptive anaphora in question

Zoé Maillard¹

Abstract: This article focuses on the anaphoric use of the French demonstrative pronoun *ça*, specifically on the phrase *tout ça*. The demonstrative pronoun often acts as a resumptive pronoun, this use being reinforced by the presence of the adjective *tout*.

Key words: demonstrative pronoun *ça*, anaphora, resumptive anaphora, resumptive item.

Le pronom démonstratif *ça* est un pronom très fréquent. Si on l'entend de façon privilégiée à l'oral, où il est presque incontournable, on le retrouve aussi fréquemment à l'écrit. Morphologiquement, il s'agit de la forme neutre du démonstratif issue de *cela*. Cette forme contractée apparaît au milieu du XVII^e siècle et peut être confondue à cette période avec l'adverbe de lieu *çà* dont l'usage est encore attesté dans la langue classique. En tant que pronom, *ça* possède toutes les fonctions d'une forme forte et remplit donc toutes les fonctions d'un substantif. Par son sémantisme et sa morphologie, *ça* échappe aux marques de genre et de nombre, tout comme les trois autres pronoms démonstratifs : *ce*, *ceci*, *cela* et est désigné par Corblin (1987) comme une « forme à contenu indistinct ». Il est en effet employé dans des énoncés où l'impossibilité de nommer est forte, ce qui le rapproche parfois des tournures impersonnelles. Ainsi, comme le rappelle Kleiber (1987), à la source du fonctionnement de *ça* se trouve « une absence de dénomination ou de classification ». Cette indétermination sémantique permet ainsi à la fois un emploi générique et un usage où le référent est animé (voire humain) et ce dès l'ancien français (Maillard 1986).

Un problème majeur dans l'analyse de *ça* est la fréquence avec laquelle le pronom est utilisé². Pour parvenir à un nombre

¹ Université Sorbonne Nouvelle, CLESTHIA ; maillard.zoe@gmail.com.

² On trouve 11250 occurrences de *ça* dans le corpus mentionné.

d'occurrences manipulables, cette étude se concentre sur un genre particulier, à savoir les mémoires et les journaux intimes qui se trouvent dans la base *Frantext*, en limitant la recherche aux ouvrages d'après 1980³. Par ailleurs, nous nous intéressons ici à une séquence particulière, *tout ça*, afin d'observer le fonctionnement du pronom dans cette structure.

Notre étude se concentre sur le fonctionnement syntaxique et discursif du syntagme *tout ça*. Nous nous concentrons en particulier sur la question de la référence. En effet, le pronom démonstratif occupe une place importante dans la chaîne énonciative. Maillard qualifie le pronom démonstratif d'« espèce intermédiaire » dans sa typologie des substituts diaphoriques (Maillard 1974) : *ça* peut renvoyer à un élément identifiable dans le discours (anaphore segmentale) ou à un énoncé plus long (anaphore résomptive). En ce qui concerne le cadre de notre étude, à la suite de Lefeuvre (2007), nous associons la notion de prédication à la définition de l'anaphore résomptive telle que la présente Maillard. S'intéresser à la séquence *tout ça* semble nous orienter de fait vers les anaphores résomptives en raison du fonctionnement de *ça* – forme neutre, qui est indifférente au nombre et au genre du référé et de l'adjectif indéfini *tout* qui renvoie à une totalité –, ce qui permet donc de renvoyer à une pluralité de référents.

A quoi donc renvoie *tout ça* ? S'agit-il d'une expression résolument résomptive ?

Nous étudierons le fonctionnement de la séquence *tout ça* en suivant quatre points. Tout d'abord, nous nous intéresserons à des exemples où la séquence fait état de traces de déixis, puis nous verrons son emploi lorsque l'anaphore concerne une suite de référents précis, pour ensuite nous pencher sur son utilisation résomptive, et enfin nous verrons le lien entre anaphore résomptive et anaphore implicite.

1. *Tout ça* : des traces de déixis

Si le pronom démonstratif apparaît comme substitut diaphorique, il est également employé en tant que déictique dans l'énonciation (Maillard 1974). Nous trouvons ainsi des exemples dans notre corpus où l'emploi du démonstratif est de nature déictique. Cette utilisation est notamment fréquente dans une situation d'énonciation où un locuteur désigne un objet dans l'entourage plus ou moins proche, ainsi que dans des exemples où l'énoncé est en partie ou

³ Ce choix présente plusieurs avantages : la période envisagée permet notamment de faire entrer des textes publiés en 1980 mais écrits au milieu du XX^{ème} siècle, voire dans certains cas au début du siècle, ce qui permet d'avoir un regard en micro-diachronie sur l'utilisation du démonstratif *ça*. Par ailleurs, l'avantage de ce genre de textes réside dans les variations formelles : si certains se rapprochent des œuvres littéraires, d'autres en revanche adoptent un style plus informel, le journal intime ressemblant à un monologue intérieur et facilitant l'identification des occurrences intéressantes à analyser.

non lié au discours direct. Les exemples suivants font état de ce type d'usage déictique.

- (1) À la pharmacie, une femme prend *les médicaments* pour son mari, « quand il a avalé **tout ça** il n'a plus faim ».⁴ (Ernaux, Annie, *Journal du dehors*, 1993)

On perçoit bien dans cette phrase l'usage déictique. Annie Ernaux mêle description et discours direct. Elle donne à voir une situation précise. Or, dans la situation d'énonciation transcrite, on trouve dans la subordonnée, transcrite au discours direct, le démonstratif dans son emploi déictique. Cet exemple est particulier, puisque la référence du pronom se situe à un autre niveau d'énonciation : la référence « les médicaments » se trouve dans le contexte gauche de la phrase au discours direct. Il s'agit bien ici d'un seul référent, donc d'une anaphore segmentale : l'adjectif permet de souligner le nombre important de médicaments désignés.

Le pronom démonstratif étant indifférent au nombre, il rassemble la pluralité d'éléments distincts (les médicaments) en un ensemble, le caractère totalisant de *ça* est alors redoublé par la présence de l'adjectif indéfini *tout*.

Ainsi, la séquence *tout ça* est-elle utilisée de façon courante pour désigner une somme d'éléments, comme nous pouvons le voir dans l'exemple suivant :

- (2) Je consulte en même temps, comme d'habitude, le Facebook japonais. Les commentaires parlent d'une grosse secousse sismique. « Dis donc, ça a secoué aujourd'hui! » « *Toutes mes bibliothèques* se sont renversées, il va m'en falloir, du temps, pour ranger **tout ça**. » (Sekiguchi, Ryōko, *Ce n'est pas un hasard*, 2011)

Dans cet exemple, le référent est clairement identifiable. Ce sont également des propos au discours direct (tirés de commentaires internet). Il ne s'agit pas d'une anaphore résomptive. Néanmoins, nous entrevoyons ici ce que nous développerons dans un dernier point : le démonstratif renvoie à des objets précis, que l'on peut identifier, l'utilisation de la séquence *tout ça* permettant toutefois de nommer ce qui n'est pas présent dans le contexte linguistique mais qui est contenu dans le sémantisme du syntagme nominal « toutes mes bibliothèques » : il ne s'agit pas des bibliothèques en tant que telles mais des livres et des objets qu'elles ont contenus (on peut même supposer que cela renvoie à un contexte plus large). Le locuteur est invité à déduire le désordre provoqué par le séisme à travers l'utilisation de la séquence qui nous intéresse.

⁴ Dans tous nos exemples, les mots et les syntagmes auxquels renvoie *tout ça* sont en gras et italiques pour clarifier l'analyse.

Ces exemples particuliers laissent transparaître l'emploi du démonstratif en tant que déictique, c'est le cas dans l'exemple (1), l'exemple (2) se rapprochant quant à lui d'un emploi déictique discursif (Guillot 2006). La séquence apparaît néanmoins plus fréquemment dans un emploi anaphorique (segmental ou résomptif), comme nous allons le voir *infra*.

2. *Tout ça reprend et résume une suite de référents précis*

La séquence est utilisée dans un premier temps pour renvoyer à une succession de référents présents dans le contexte proche. Ainsi, le démonstratif réfère à plusieurs éléments du discours, plus précisément à des objets identifiables. Il s'agit le plus souvent de groupes nominaux contigus à la séquence.

- (3) La pastaciutta, c'était une autre affaire, *morceaux de bœuf et de veau, tomates, ail, oignon, branche de céleri, carottes, thym, laurier, romarin*, et que « **tout ça** mijote au moins trois heures », mon père le répétait, « à moins de trois heures, la sauce n'aura pas de goût », délicieuse sauce qui allait se mélanger aux spaghetti. (Storti, Martine, *L'arrivée de mon père en France*, 2008)

Les référents sont ici les ingrédients qui composent la recette, ils se trouvent dans le contexte gauche du pronom démonstratif. L'anaphore reprend bien ici tous les éléments pour en faire un tout. Si l'on peut trouver le démonstratif seul sans que cela ait une incidence sémantique, l'adjectif indéfini *tout* permet de mettre en valeur la pluralité des référents précédents. La reprise par la séquence *tout ça* exprime un tout difficile à distinguer, ce qu'annonçait déjà l'absence de déterminants dans les groupes nominaux auxquels elle renvoie.

L'emploi de la séquence est fréquent lorsqu'il s'agit de renvoyer à une pluralité de référés, comme on peut le voir dans cet exemple :

- (4) Îlot insalubre n° 7 (il n'y a pas que pendant les guerres que s'élucubre la démolition des îlots insalubres)
L'atoll en question baigne dans la rue des Couronnes
La rue Julien-Lacroix
La rue d'Eupatoria la rue de la Mare et le passage Notre-Dame-de-Lacroix
 Faut que j'aille voir avant que **tout ça** ne disparaisse. (Robin, Régine, *Cybermigrances : traversées fugitives*, 2004)

Les référents se situent en contexte gauche – c'est le plus souvent le cas, même si l'on trouve des exemples de cataphore, que nous évoquerons plus loin. Le démonstratif correspond à ce que la locutrice désigne par le groupe nominal « l'atoll » avant de préciser le lieu par un groupe

prépositionnel suivi de deux groupes nominaux hors phrase. On aurait pu avoir le démonstratif seul : « avant que ça ne disparaisse », l'ajout de l'adjectif indéfini *tout* permettant de montrer qu'il s'agit bien des rues désignées précédemment et invite le lecteur à intégrer dans la chaîne de référence les éléments précédant l'emploi de la séquence. Il s'agit ici d'une liste de lieux auquel celle-ci fait référence. Le démonstratif permet de rassembler les éléments précédents du discours et de les considérer comme un ensemble. La pluralité demeure grâce à l'adjectif indéfini qui exprime la totalité. On peut considérer ici qu'il s'agit d'une anaphore segmentale, tout comme dans l'exemple (3), comme le montre l'absence de prédication.

On remarque également que la séquence *tout ça* joue un rôle important dans la construction du discours, c'est le cas dans l'exemple suivant :

- (5) Quelle importance avaient désormais *ces choses immobiles, ces objets étrangers, ces souvenirs sans partenaires* ? Se refusaient-ils à moi ou me refusais-je à eux ? Leur magie ancienne s'était éteinte, elle n'agissait plus. Une hostilité marquait le regard que je portais à présent sur « **tout ça** ». Quelle était la valeur de *ce bibelot*, de *ce foulard*, de *cette aquarelle* dont mes parents ne m'avaient pas fait cadeau, de *ce dictionnaire* qui eût été utile à mes enfants et qu'ils n'avaient pas jugé bon de leur offrir, de *ce flacon* qu'ils auraient pu me donner en souriant et que je recueillais sans leur sourire ? (Flem, Lydia, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, 2004)

Cette occurrence est intéressante puisque la séquence que nous étudions se trouve entre guillemets, ce qui met en relief l'expression et son rôle référentiel. Nous pouvons nous interroger sur cette occurrence en mention : il peut s'agir d'une manifestation d'une utilisation déictique, une trace de discours direct donc ou d'une façon d'insister sur la quantité d'objets, ainsi que la difficulté à les qualifier, ce qu'exprime la narratrice dans ce court extrait. Une incertitude demeure également ici quant à l'identification des référents : la séquence résume-t-elle ce qui précède ou ce qui suit ? On peut supposer qu'elle a un rôle pivot dans la construction de la référence : elle permet de résumer le caractère indéterminé, ou indéterminable, des objets évoqués dans le contexte gauche, ensuite de garder pour le lecteur la mémoire de cette masse avant de la préciser. Cela se manifeste notamment à travers la présence de groupes nominaux au pluriel en contexte gauche tandis que les référents qui se trouvent en contexte droit sont des groupes nominaux au singulier. Par ailleurs, les noms au pluriel ont un sémantisme plus large (« chose », « objets ») quand les référents que l'on trouve en contexte droit sont des référents précis (« dictionnaire », « foulard »), ce qui est redoublé par la présence

de subordonnées relatives précisant la référence. *Tout ça* intervient alors ici comme support pour la mémoire du lecteur et comme un outil linguistique essentiel dans la construction du sens.

C'est un fonctionnement similaire que l'on retrouve dans l'exemple suivant :

- (6) [...] elle ajoutait de petits stickers jaunes quand elle n'avait pas assez de place, elle notait aussi *des numéros de téléphone* avant de les reporter dans un répertoire, *une remarque* sur tel ou tel livre, *une citation, telle date de rencontre* avec des amis ou des connaissances professionnelles, *de petites esquisses, des adresses de bistros*. Il lui fallait assez de place pour inscrire **tout ça**, sans le support ou avec le support de la mémoire [...] (Robin, Régine, *Cybermigrances : traversées fugitives*, 2004)

Les référents se situent en contexte gauche : ce sont les groupes nominaux compléments d'objet du verbe *noter*. La séquence permet de rassembler les différents objets. Elle est utilisée après un verbe synonyme de *noter* et présente bien un résumé de tout ce qui précède.

On trouve également des exemples de cataphore. La séquence *tout ça* ne résume pas alors une suite de référents, mais elle les annonce.

- (7) [...] je voyais très bien au-dessus des murets qui bornaient les jardins, les camions, les gyrophares, et tout ce monde amassé devant la grille qu'on avait démontée pour laisser passer les secours, car on n'avait pu dénicher la clé. Et je voyais **tout ça** de loin. *Tout cet affolement, tous ces gens dehors, des voisins, des badauds, des curieux*. (Duperey, Annie, *Le voile noir*, 1992)

C'est ce qui est exprimé dans cet exemple, qui présente cependant une ambiguïté quant à la portée de la référence : est-ce une anaphore (la séquence renvoie alors aux syntagmes nominaux précédents : « les camions, les gyrophares...») ou une cataphore (l'expression renvoie à la succession de groupes nominaux au pluriel, ainsi qu'à la phrase averbale) ? La succession de groupes nominaux au pluriel succède à l'usage de la séquence et en précise la référence. *Tout ça* est donc détaillé dans la suite de l'énoncé, et la séquence annonce une pluralité de référents. Elle fait office de pivot : s'appuyant sur des éléments en contexte gauche, elle est développée et explicitée en contexte droit.

C'est également le cas dans cet exemple où la suite de référents se situe en contexte droit :

- (8) Alors, qu'avons-nous hérité au juste de cette aventure dans laquelle nous sommes tombés petits ? « À trente ans, j'avais

l'impression que mon entrée dans la vie professionnelle n'était pas sans heurts, que prendre sa place en tant qu'adulte n'était pas facile, je me suis vraiment posé la question de cet *héritage* : qu'est-ce qu'on avait gardé de **tout ça**, moi et mes copains qui avons été élevés ainsi ? Qu'est-ce qu'on faisait de *tous ces discours entendus, de ce rapport à l'argent, au travail, à l'amour, à la liberté* ? [...] (Linhart, Virginie, *Le jour où mon père s'est tu*, 2008)

De la même façon que dans l'exemple (7), l'anaphore est annoncée par le nom *héritage*. C'est le sémantisme du nom commun qui invite le locuteur à recourir à la séquence *tout ça*. Le choix du démonstratif et de cette séquence en particulier s'explique également par la portée sémantique du pronom. En effet, il dénote une diversité de choses qui peuvent être transmises. La séquence exprime cette pluralité et elle est ensuite détaillée dans la phrase suivante. On observe que les séquences et les référents occupent la même fonction dans les deux phrases interrogatives, ce qui facilite l'opération référentielle.

Le démonstratif permet de créer un ensemble à partir de référents variés comme on peut le voir dans l'exemple suivant :

- (9) Ce n'est pas faire le chic. Je n'avais pas flatteuse apparence avec *mes houx hors d'âge, l'éternelle veste en tweed rêche et chaud, la bombe verdâtre* que je cachais après avoir caché dedans mes éperons, **tout ça** dans le métro de six heures... Monter, c'est une discipline, une morale, une esthétique. (Nourissier, François, *À défaut de génie*, 2000)

Les référents se trouvent en (9) en contexte gauche ; il s'agit d'une reprise des groupes nominaux détaillant la tenue du locuteur. On observe que la séquence se trouve dans une phrase averbale : « tout ça dans le métro de six heures ». L'utilisation du démonstratif intervient comme une sorte de commentaire sur la description précédente : ici les référents sont clairs, cependant, à travers le pronom personnel, la séquence renvoie également à la personne portant ces vêtements. En effet, le démonstratif *ça* peut parfois faire référence à un référent animé, voire humain. Dans cet exemple, si l'anaphore renvoie aux syntagmes nominaux, elle s'appuie également sur la chaîne anaphorique créée par le pronom personnel. La séquence exprime alors une connotation péjorative, annoncé par le démonstratif *ce*, en début d'extrait. Le locuteur parle de l'apparence physique d'un cavalier, en particulier de ses habits d'équitations. Ceux-ci sont ensuite désignés par l'expression *tout ça* : c'est indistinct, et peu flatteur pour le narrateur. L'utilisation du syntagme *tout ça* dans une tournure averbale appuie ainsi d'une certaine façon l'assertion par laquelle débute l'exemple : « ce n'est pas faire le chic ».

Il en va de même dans l'exemple suivant :

- (10) Drôle de corvée aujourd'hui, se faire photographier chez Lise Deharme avec quelques autres benêts de mon espèce : *Cocteau, Wright, Labisse, Caillois, Auric, Sauguet, Fouchet, Coutaud, Hugnet*, **tout ça** en couleurs, j'enrageais, j'enrageais, j'espère que les photos sont loupées et que Match (puisqu'il s'agit de Match) avortera son reportage. (Queneau, Raymond, *Journaux 1914-1965*, 1996)

Les référents sont les différentes personnalités mentionnées par Queneau. On voit bien ici le caractère résomptif du syntagme *tout ça*, qui permet de rassembler toutes les personnes nommées. Le pronom renvoie donc dans cet exemple à des référents humains. L'utilisation du démonstratif est préparée par le syntagme nominal « quelques autres benêts de mon espèce ». Cette tournure signale ainsi une mise à distance, un commentaire négatif.

Si les exemples précédents montrent le fonctionnement de l'anaphore lorsque les référents sont des objets précis, nous allons à présent voir que la tournure est fréquemment utilisée pour reprendre une suite de prédications, dans une perspective résomptive (cf. Maillard 1974).

3. *Tout ça* reprend une suite de prédicats

Les référents se situent alors principalement en contexte gauche.

- (11) On est à la pension Le Joli Coin. Il fait beau. On est bien. Hier, on est tous allé voir les grottes. Tous les vieux et toutes les vieilles de La Garenne se joignent à moi pour vous envoyer leur plus amical salut.
Je suis au Continental. Impeccable. Il fait très chaud. Tennis, cheval, golf et casino. Baisers.
Nous sommes aux Orcades. Il fait très bon.
*Rencontré plein de gens marrants. **Tout ça** est très chouette.*
On revient le 10. (Perec, Georges, *L'infra-ordinaire. Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables*, 1989)

Il s'agit ici d'un texte de carte postale. *Tout ça* reprend les trois phrases précédentes et permet de résumer toutes les différentes informations contenues précédemment afin de les caractériser, la séquence ayant la fonction de sujet. Le locuteur attribue une caractérisation aux différentes prédications auxquelles renvoie le démonstratif. C'est une construction fréquente avec le démonstratif, que l'on trouve notamment dans des structures attributives.

L'anaphore résomptive permet également de thématiser un ensemble de prédications, comme on peut le voir dans l'exemple suivant :

- (12) Vous pouvez avoir un plan excellent, *il nécessitera du temps pour être élaboré ; il faudra en débattre avec un certain nombre de participants à la vie nationale, avec un certain nombre de catégories sociales qui sont intéressées ; il faudra ensuite faire les investissements nécessaires, qui créeront des emplois.* **Tout ça** mettra du temps. Ce n'est pas en un mois qu'on sortira de la crise... et ce n'est pas en un mois, hélas, qu'on sortira du chômage. (Mendès-France, Pierre, *Œuvres complètes. 6. Une vision du monde. 1974-1982*, 1990)

La séquence reprend la suite de prédicats détaillés dans le contexte gauche. Elle résume ces actions pour leur assigner une durée. On peut délimiter la référence à l'aide du temps verbal utilisé : en effet, la phrase dont *tout ça* est sujet reprend une succession de prédicats au futur. Ainsi les prédications résumées à travers la séquence deviennent le thème de la phrase suivante et permettent de construire le discours.

Il en va de même dans des situations d'énonciation telles que le dialogue où la séquence *tout ça* est utilisée pour construire l'échange :

- (13) [...] on va essayer de vous sortir de là. – *Je suis en train de crever, voilà pourquoi je suis venu. Je suis à bout de forces, j'ai perdu tous mes muscles, je suis comme un vieillard, je n'arrive plus à manger, la nourriture ne passe plus, plus rien ne passe, ni le temps ni rien...* – Je sais déjà **tout ça**, me dit le Tunisien en me fixant cette fois en plissant les yeux, [...] (Guibert, Hervé, *Le protocole compassionnel*, 2007)

Tout ça reprend une description de l'état physique de Guibert ; une suite longue de faits est ainsi résumée à travers la séquence. On observe ici l'intérêt de celle-ci dans une situation de dialogue : elle permet de résumer et de construire le sens. Ici, elle permet à l'interlocuteur d'avérer et de poser l'état de santé du locuteur comme acquis afin de poursuivre la discussion.

De la même façon, dans l'exemple suivant, la narratrice expose les derniers événements qui ont eu lieu dans un village proche :

- (14) Jeanne du 10.3.44 : « *Nous vivons des jours terribles. Un petit hameau près du Pont d'Arc a été incendié après avoir fusillé tous les habitants : 16 cadavres de femmes, d'enfants, de vieillards. La population est terrorisée. Les enfants en particulier sont très nerveux. Il y a 50 gardes mobiles logés à l'hôpital et 30 Allemands au château. Pauvre France !* **Tout ça** parce qu'un certain nombre de résistants sont cachés dans le voisinage ! » (Blocher-Saillens, Madeleine, *Témoin*)

des années noires : journal d'une femme pasteur, 1938-1945, 1998)

La séquence *tout ça* permet de rassembler toutes ces informations afin de donner une explication. On constate que les deux dernières phrases de cet exemple sont averbales et constituent un commentaire sur ce qui a été énoncé.

On observe le même fonctionnement dans l'exemple suivant, où *tout ça* renvoie aux phrases précédentes qui décrivent la situation vécue par le narrateur.

- (15) *Après dîner, soirée chez Jeanne Petitjean, femme sympathique. Au restaurant, il y avait la madame Lacouenne avec ses deux fils. Elle fait de moi un petit portrait d'après la graphologie et qui ne manque ni d'exactitude ni de perspicacité. Je ne sais pas pourquoi j'écris **tout ça**, sans doute pour celer la pauvreté de cette journée. (Queneau, Raymond, *Journaux 1914-1965, 1996)**

On peut s'interroger ici sur la délimitation de la référence : à quelles prédications la séquence renvoie-t-elle? Ici, les syntagmes prépositionnels « après dîner » et « au restaurant » précisent le cadre temporel et locatif, encadrant ainsi le propos (Charolles & Vigier 2005). Dès lors, on pourrait considérer que la séquence ne renvoie qu'à la phrase précédant *tout ça*. Cependant, la présence de *tout* invite à élargir la référence : en effet, l'adjectif indéfini insiste sur le caractère exhaustif du compte rendu de l'écrivain. Il énonce à la fois des faits qui lui sont arrivés et des commentaires sur différents aspects de la journée et des personnes qui l'entourent, ce que met en valeur *tout*. Par ailleurs, la phrase dans laquelle se trouve la séquence que nous étudions fonctionne comme un commentaire métadiscursif. L'entrée de journal commence par une phrase averbale. Les deux phrases suivantes développent et établissent le cadre, puis la troisième énonce un fait anecdotique tandis que c'est la dernière phrase de l'extrait qui vient caractériser les phrases énoncées. Ainsi, l'expression renvoie à la totalité des phrases en contexte gauche.

On remarque dans cet extrait l'usage du démonstratif avec des structures averbales. Cela se retrouve dans l'exemple suivant :

- (16) Il y a plusieurs objections à l'entrée de Jack London dans le canon universitaire. *Il a eu trop de succès, ses histoires sont trop plaisantes à lire ; et puis c'était un autodidacte, un ouvrier déclassé qui écrivait par nécessité autant que par vocation. Pas très sérieux, **tout ça**. (Gault, Vanessa, *Le corps incertain, 2006)**

La séquence résume la série de faits objectant à l'entrée de Jack London dans le canon universitaire. On retrouve à nouveau une structure

averbale. L'emploi, fréquent, de la séquence *tout ça* en position détachée en fin de phrase est intéressant : il met en valeur la séquence et ce à quoi elle renvoie. La focalisation est ainsi mise en œuvre.

Les deux exemples suivants manifestent l'affinité du démonstratif avec les marqueurs de discours. On remarque en effet dans notre corpus que l'utilisation du démonstratif est en partie liée à une volonté du locuteur d'être plus proche du langage parlé. Il faut noter que certains auteurs sont plus enclins à utiliser le démonstratif sous la forme *ça* : à titre d'exemple, pour ce qui est de la séquence *tout ça*, on trouve de nombreuses occurrences chez Queneau (44 occurrences), Lagarce (38 occurrences) et Beauvoir (32 occurrences). Il est intéressant de constater que ces écrits sont des journaux et non des mémoires, les auteurs y retranscrivent des phrases de discours direct et font usage de formulations que l'on retrouve fréquemment à l'oral. Ainsi dans des cas où le geste d'écriture introspective est d'abord destiné à soi, le locuteur a davantage recours au démonstratif *ça*.

- (17) Deux excellentes nouvelles : – *Hans Peter Cloos et Théâtre Ouvert (Théâtre Ouvert surtout, apparemment) semblent vouloir renoncer à monter Derniers remords avant l'oubli. Manque de moyens. – Chroniques maritales refusé à l'Athénée. (...) Mais, au fond, tout ça hein, on s'en fout un peu, au plus profond de notre âme, parce que : Ai passé la longue nuit de samedi à dimanche avec Ron. (Lagarce, Jean-Luc, Journal 1977-1990, 2007)*

Pour ce qui est de cet exemple de Lagarce, on constate que la séquence *tout ça* se situe en dehors de la phrase, en structure détachée ; le marqueur discursif *hein*, qui a une fonction phatique dans ce cas, permet de souligner le détachement. La séquence résume bien les phrases précédentes, elle permet au locuteur de consigner des faits pour ensuite les qualifier d'insignifiants.

Dans l'exemple suivant, le marqueur discursif et la séquence *tout ça* se trouvent également en position détachée :

- (18) [...] je la traite en adulte, j'ai beaucoup de mal à la considérer comme une enfant... *Ma mère ne faisait jamais rien pour moi. Je ne l'ai jamais vue se mettre à une table, faire de la pâte à modeler, nous emmener au parc d'attractions, je n'ai jamais regardé un Walt Disney avec elle...* Eh bien, **tout ça**, je n'arrive pas à le faire avec ma fille non plus ! (Linhart, Virginie, *Le jour où mon père s'est tu*, 2008)

Ici, le marqueur discursif *eh bien* participe de l'anaphore résomptive : la narratrice a décrit dans les phrases en contexte gauche une attitude que sa mère n'avait pas à son égard. Elle utilise l'expression *eh bien* pour émettre un commentaire sur ce qu'elle vient d'énoncer.

L'anaphore est présente aussi dans le pronom personnel *le*, objet du verbe *faire* à l'infinitif. La séquence *tout ça* occupe donc un rôle pivot : elle permet de maintenir la chaîne référentielle présente à la mémoire du lecteur en résumant la succession de prédicats énoncés.

4. L'anaphore dans le flou : anaphore résomptive et implicite

Il arrive fréquemment que l'on éprouve des difficultés à circonscrire le référent du démonstratif. Cela est sans doute accentué par son sémantisme qui renvoie à du non catégorisé. C'est aussi ce sémantisme non catégorisé qui lui vaut son utilisation en psychanalyse : le *ça* « constitue le pôle pulsionnel de la personnalité ; ses contenus, expression psychique des pulsions, sont inconscients, pour une part héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis » (Laplanche & Pontalis 1967).

On remarque dans le cas où *tout ça* fonctionne comme anaphore résomptive que l'expression a recours à un référent qui est au-delà du résumé, au-delà du discours, et qui renvoie à un implicite (partagé ou non par le lecteur ou l'interlocuteur).

- (19) Je vous écris tout cela car le week-end ici est assez vide, et *le service, pour ce que je sens et apprend, est un peu à vau-l'eau ces temps-ci, les transmissions se font parfois de travers, ce qui ne rassure guère le patient*. Mais je pense que vous savez **tout ça**. (Lançon, Philippe, *Le Lambeau*, 2018)

Dans cet exemple, les référents se trouvent dans le contexte gauche du démonstratif et on peut les désigner mais on reste sur sa faim linguistique si on s'en tient à ce simple constat. La séquence reprend bien plusieurs prédicats mais la présence du verbe *savoir* peut ainsi nous orienter vers l'existence d'un implicite partagé ici entre les interlocuteurs. C'est la présence de l'adjectif indéfini *tout* qui invite à aller au-delà des référents exprimés explicitement. C'est la situation générale de l'hôpital qui est évoquée et à laquelle fait référence la séquence. Ainsi, l'emploi de celle-ci dénote-t-il l'existence de référents non exprimés dans le contexte syntaxique mais compris implicitement par les interlocuteurs.

C'est également ce qui apparaît dans l'exemple suivant :

- (20) Moi : Comment décrirais-tu mon père ? Roland : Ton père ? Ton père, il était brillantissime, mais ça l'a rendu un peu fou **tout ça**, *les années 68...* (Linhart, Virginie, *Le jour où mon père s'est tu*, 2008)

L'implicite apparaît ici directement sous la forme de l'ellipse : le locuteur ne finit pas sa phrase. Il y a bien un référent en contexte droit, on pourrait supposer que c'est tout ce qu'évoque la formule « les

années 68 », révélatrice en elle-même puisqu'elle associe une année particulière à un groupe nominal au pluriel. En tant que tel, on ne peut pas qualifier directement cette opération référentielle de cataphore résomptive. Cependant, la mention du groupe nominal « les années 68 » constitue une référence historique, annoncée et mise en valeur par la séquence *tout ça*. Celle-ci invite à comprendre, notamment par la présence de l'adjectif *tout*, ce que véhicule, dans la mémoire collective, cette période particulière. Elle fait ainsi appel à un implicite partagé par les interlocuteurs. Ainsi, le démonstratif renvoie-t-il à ce qui est au-delà du discours explicite, à un univers partagé.

C'est également le cas dans l'exemple ci-dessous, le démonstratif renvoyant à cette idée d'un flou, d'un implicite partagé : en l'occurrence, de découvertes scientifiques et de leurs conséquences. La séquence *tout ça* permet de résumer et de faire appel à un implicite de connaissance pour le lecteur.

- (21) [...] du bacille de Koch, la tuberculose restant, à l'heure d'Hiroshima, la grande pourvoyeuse des cimetières d'Europe. Il y a toujours des gens qui meurent trop tôt. À quelques mois près, mettons un an ou deux, ils étaient sauvés par l'arrivée en force *des antibiotiques, du Rimifon et tout ça*. (Winock, Michel, *Jeanne et les siens*, 2003)

Il en va de même pour l'exemple suivant. Ici, on est proche d'une trace déictique comme cela avait été évoqué plus tôt dans notre étude. La séquence se trouve détachée de la phrase et suggère la place qu'ont occupé les dossiers dans la vie du locuteur, et non leur présence physique dans la pièce : il ne s'agit pas tant des dossiers en question mais de ce qu'ils représentent : heures de travail, etc. L'échange fonctionne donc sur un implicite – qui n'est pas forcément partagé par l'interlocuteur : c'est l'avantage du pronom démonstratif, qui permet d'établir une compréhension mutuelle apparente du moins ici (« j'ai beaucoup travaillé donc je n'ai pas eu le temps de voir grandir mes enfants »), mais son utilisation fait état d'un implicite, d'un flou qui dépasse le cadre de la référence stricte.

- (22) Il était incapable de laisser ses dossiers à d'autres et ne supportait plus tous ces tomes rangés dans des armoires métalliques.
« Vous voyez tous *ces dossiers* ? **Tout ça**, ce sont mes gosses que je n'ai pas vus grandir. » (Boulouque, Clémence, *Mort d'un silence*, 2003)

On retrouve ce même flou dans l'exemple suivant :

- (23) - Dis, si ces vestiges te rendent malade, tant pis pour Filitosa, hein ? - Non, tu ne comprends pas. Ce ne sont pas... ces vieilles

pierres. C'est, c'est toutes ces implications sexuelles. *La lutte entre les groupes, le symbole phallus-vagin, tout ça*. L'idée d'une espèce de gynocratie... (Eaubonne, Françoise d', *L'indicateur du réseau : contre-mémoires*, 1980)

L'expression *tout ça* se trouve dans une structure averbale, qui renvoie à une suite de référents identifiables que le locuteur semble préciser, mais la part d'implicite y est grande : il s'agit de tous les concepts à implication sexuelle qui dérangent. Il y a une tentative d'explicitation ce qui dérange, la séquence *tout ça* permet d'en donner une idée mais en soi elle n'explicitation pas vraiment le référent et celui-ci n'est pas défini de façon à éliminer tout doute. Somme toute, cet exemple manifeste bien ce qui est notre recours linguistique quand nous essayons d'expliquer nos réactions, qui nous échappent parfois à nous-mêmes et donc à notre interlocuteur. *Ça* devient alors un terme privilégié puisqu'il désigne sans vraiment désigner : il permet de formuler un début d'explication sans se départir de l'implicite qu'on ne peut expliciter.

Ces exemples montrent bien l'intérêt du syntagme *tout ça* dans la construction du discours : non seulement il permet de résumer ce qui a été dit, ou d'annoncer ce qui va être précisé, mais il exprime aussi ce qui est au-delà du contexte linguistique à proprement parler : les connaissances communes aux locuteurs, ainsi que ce que l'on peine à définir.

Puisque le pronom démonstratif neutre est employé lorsqu'on ne parvient pas à nommer, grâce à son sémantisme qui échappe à la classification et à la détermination, il est naturellement utilisé lorsque la référence est incomplète ou implicite. C'est ce que l'on voit aussi à travers cet exemple :

- (24) Je peux marcher pendant des heures sans avoir d'ampoules aux pieds. Dans une maison, je n'aime pas les murs verts, qu'ils soient peints, tendus de tissu ou couverts de papier peint, le vert me rappelle l'hôpital ou la végétation luxuriante, je ne veux être ni malade ni au milieu de la nature. Il y a des périodes de ma vie où je fais un usage immodéré de la *formule* « **Tout ça** m'a l'air bien compliqué ». J'ai visité Chinatown à New York, j'ai marché dans Mott Street, Mulberry Street, Canal Street et Bayard Street (Levé, Édouard, *Autoportrait*, 2005)

On en vient ainsi à l'exemple qui souligne cette part d'implicite puisqu'il évoque une forme d'opacité linguistique : il n'y a ici aucun référent dans le contexte droit ni gauche du démonstratif. En effet, le narrateur parle d'une « formule » et, de fait, la séquence se trouve dans une phrase en mention. Le *tout ça* résume ainsi toutes les informations dont on vient de prendre connaissance. Ici, ce qui est révélateur, c'est le terme de *formule* qui précède la phrase en mention :

elle affirme bien qu'il ne s'agit pas tant d'un commentaire réel, mais plutôt d'une phrase qui relève d'une fonction phatique. Il s'agit d'une phrase d'usage, souvent utilisée dans les discussions. Elle permet de poursuivre le lien discursif sans pour autant exprimer un réel contenu sémantique. La complexité se trouve ainsi dans l'implicite, dans ce qui est en dehors du discours : le langage ne permet pas, s'il est l'un des moyens privilégiés d'intellection et de restitution de la pensée, de rendre compte de la totalité de ce que nous apercevons, ressentons, comprenons... *Tout ça* est alors ce qui est difficile à définir, la part d'ineffable présente à l'intérieur du langage.

Conclusion

Ainsi, la séquence *tout ça* est-elle une structure qui permet de renvoyer non seulement à un élément précis du discours mais aussi à un contexte plus large. Si le démonstratif seul peut servir à résumer, la présence de l'adjectif défini *tout* oriente naturellement vers l'anaphore résomptive. On observe que c'est souvent en contexte gauche que l'on trouve les référents, mais on rencontre des cas où la séquence annonce une situation plus large et devient alors cataphorique. Cette séquence apparaît également comme un pivot et participe à l'établissement d'une chaîne de référence. On retrouve à ce titre des structures fréquentes avec le démonstratif : détachement, phrase averbales. L'anaphore résomptive permet en effet de construire le discours, ainsi la séquence introduit-elle fréquemment un commentaire sur ce à quoi elle réfère. Enfin, la présence du démonstratif permet au locuteur de faire référence à ce qui est en dehors du discours, à savoir l'implicite. Il peut aussi bien s'agir de connaissances partagées que de l'expression de quelque chose que l'on peine à définir. Le démonstratif *ça* possède en effet cette capacité de renvoyer à ce qui est vague, flou, de même que le mot *chose*.

Références bibliographiques

- Charolles, M., Vigier, D. (2005), « Les adverbiaux en position préverbale : portée cadrative et organisation des discours », *Langue française*, 148, p. 9-30.
- Corblin, F. (1987), « *Ceci* et *cela* comme formes à contenu indistinct », *Langue française*, 75, p. 75-93.
- Guillot, C. (2006), « Démonstratif et déixis discursive : analyse comparée d'un corpus écrit de français médiéval et d'un corpus oral de français contemporain », *Langue française*, 152, p. 56-69.
- Kleiber, G. (1987). « Mais à quoi sert donc le mot *chose* ? Une situation paradoxale », *Langue française*, 73, p. 109-127.
- Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris.

- Lefeuvre, F. (2007), « Le segment averbal comme unité syntaxique textuelle », in Charolles, M. *et al.* (éds), *Parcours de la phrase. Mélanges en l'honneur de Pierre Le Goffic*, Ophrys, Paris, p. 143-158 [<https://halshs-archives-ouvertes.fr/halshs-halshs-00138297>].
- Maillard, M. (1974), « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, p. 55-71.
- Maillard, M. (1986), « Un zizi, ça sert à faire pipi debout ! ». Les références génériques de *ça* en grammaire de phrase », in Kleiber, G. (éd.), *Rencontre(s) avec la généricité*, Klincksieck, Paris, p. 157-206.